

Oswaldo Soriano **Rebelles, rêveurs et fugitifs**

Borges le symbole d'une rancune permanente

C'est un requiem à Jorge Luis Borges, écrit le jour même de sa mort à la demande de Il Manifesto. Le journal voulait que je tente d'expliquer l'inexplicable: pourquoi le plus grand écrivain de ce siècle avait préféré vivre à Buenos Aires, mais mourir et être enterré en Suisse. En Argentine, Borges a trop d'érudits de son travail et personne ne s'attend à ce qu'un romancier qui ne le connaît même pas lui rende hommage sans aller se plonger dans le crâne de ses histoires et de ses poèmes inoubliables.

Juste après le premier anniversaire de la mort, Jorge Lanata m'a demandé de publier l'article dans le supplément Culturás, Página / 12.

De tous ceux que j'ai lus, mon conte préférée est "El muerto". J'ai toujours pensé que le pire malheur qui puisse arriver à un écrivain est d'écrire à la manière de Borges, Cortázar ou Bioy Casares. Si l'on ressent le besoin d'emprunter une voix pour affiner la sienne, il vaut mieux en choisir une autre.

Quand il a appris qu'il allait mourir, Borges a dû ressentir un désir irrésistible de redécouvrir sa jeunesse lointaine à Genève. Du jour au lendemain, il a construit sa maison sur la rue Maipú, à Buenos Aires, il a renvoyé Fanny, la femme de chambre qui l'avait soigné pendant trente ans, et a épousé María Kodama, qui était son assistante, son guide, son amie pendant plus d'une décennie.

Comme l'avait fait Julio Cortázar à Buenos Aires deux ans auparavant, Borges alla se regarder dans le miroir qui reflétait les jours les plus naïfs et radieux de sa jeunesse. Cortázar, d'autre part, avait besoin de regarder le sale Riachuelo [rivière de Buenos Aires] que Borges avait mystifié dans des poèmes et des histoires où l'imaginaire partagé dans la banlieue a pris un destin de tragédie grecque.

Curieuse symétrie des deux plus grands écrivains de ce pays: Cortázar, effrayé par le péronisme et la médiocrité, a décidé de vivre en Europe depuis la publication de ses premiers livres, en 1951. C'est à Paris qu'il assume son statut de latino-américain par-dessus la petite fatalité d'être argentin.

Borges, d'autre part, ne pourrait jamais vivre ailleurs. Peut-être parce qu'il a été aveugle à un très jeune âge et qu'il avait inventé une Buenos Aires exaltante et épique qui n'a jamais existé. Un univers où il sublimait les frustrations et l'honneur perdu d'une classe qui avait construit un pays sans avenir, une usine prospère et sans cœur. Borges se considérait comme un Européen privilégié parce qu'il n'était pas né en Europe. Il a appris à lire en anglais et en français mais il a fait plus que quiconque dans ce siècle pour que l'espagnol puisse exprimer ce qui avait été dit seulement en latin, en grec, en arabe des conquistadors ou dans l'anglais tonitruant de Shakespeare.

Des *Mille et Une Nuits* et de *La Divine Comédie* il a extrait les avatars de l'âme qui sont au-dessus des différences sociales et des conflits de classe. De Spinoza et de Schopenhauer, il déduisit que l'immortalité n'était pas liée aux dieux et que le destin des hommes ne pouvait s'expliquer que par la tragédie. De là, il a atteint le tango et les poètes de Buenos Aires, il les a réinventés et leur a donné le souffle héroïque des fondateurs qui ont échangé l'épée pour le couteau, la stratégie pour l'intrigue, la mer pour le champ ouvert. Le Roi Lear est Azevedo Bandeira, dégradé et obscurément

racheté dans "Les Morts". Goethe est dans l'allemand perplexe du "Sud" qui va mourir sans espoir et sans peur dans une *pulperia* de la pampa.

Dans chacun de ses textes magistraux, envers lesquels nous avons tous une dette, une rancune, une parenté bâtarde sans espoir -une dichotomie pour lui - Borges pose la question essentielle pour lui - de la déformation de l'Argentine: la civilisation européenne face à la barbarie américaine. Comme l'écrivain Sarmiento et le guerrier Roca qui a fondé l'Argentine par l'anéantissement des Indiens, gauchos et Noirs, Borges vit toujours dans les masses analphabètes et métissées une expression de la sauvagerie et de la bassesse. Il appartenait à une culture convaincue que l'Europe était propriétaire du savoir et de la raison. Avec les idées de la France, les navires d'Angleterre et les armes de l'Allemagne, le génocide «civilisateur» fut mené avec la pacification de ces terres irrédentistes. De là, des Créoles, ne pouvait émaner qu'un discours sauvage, rétrograde, sans nourriture philosophique, énigmatique devant la parole consacrée de Rousseau et de Montesquieu.

Borges est le libéral étonné du dix-neuvième siècle qui a l'intention de poétiser plutôt que de comprendre. La science ne figure pas parmi ses outils: ni Hegel, ni Marx ni Freud, ni Einstein ne sont dignes d'être lus avec la même ferveur que Virgile, Pline, Dante, Cervantes, Schiller ou Carlyle.

Le seul monde possible pour Borges était celui de la littérature bénie par cent ans de survie. Il se consacre donc à la recréer, à réécrire des énigmes et des épopées, des fantaisies et des évangiles qui vont à l'encontre des écoles et des grandes mutations des idées et des lettres. Ce fut un style rafraîchissant, le plus colossal qu'a donné la langue espagnole, et donc, fluide et incroyable, il nous renvoyait à l'inconnu et aux étonnements des premières civilisations. Il a uni, à partir de sa bibliothèque incomparable, les cultures qui semblaient mortes avec les explosions de Melville, Joyce et Faulkner. Son génie consistait à transcrire dans une nouvelle langue les étonnements et les frayeurs des papyrus et des manuscrits fondateurs. Il n'aimait ni la musique ni les échecs, il n'était pas passionné par les femmes, ni par les hommes, ni par la justice. Le jour où il a été honoré par la dictature de Pinochet au Chili, l'écrivain a réclamé pour ces terres féroces « deux cents ans de dictature » comme un moyen de guérir leurs maux. Plus tard, quand Alfonsín a vaincu le péronisme, c'est-à-dire la barbarie américaine, il a écrit un poème de joie et d'espoir.

En ces jours, Julio Cortázar était revenu à Buenos Aires pour se voir lui-même parmi les ruines laissées par la dictature. Il allait mourir très bientôt et il reconnut à nouveau le sol de son enfance, les portes de ses histoires et les bosquets des rues où s'étaient promenés ses premiers amours. Le gouvernement l'a ignoré (son modèle d'intellectuel est Ernesto Sabato) et Borges s'est fâché parce qu'il croyait que le seul contemporain qu'il admirait n'avait pas voulu le saluer. En vérité, Cortázar - timide et insaisissable - n'osait pas le déranger et craignait que les différences politiques, approfondies par la distance, soient insurmontables. Il devait autant à Borges que l'un d'entre nous, ou même plus, car l'auteur de "El Aleph" avait publié la première histoire dans le magazine *Sur*.

Plusieurs fois, à Paris, nous évoquions Borges. Quand l'un de ses derniers livres paraissait ou sa terrible déclaration de soutien à la dictature, Cortázar soutenait - comme tous ceux qui l'admiraient - qu'il fallait juger le grand écrivain d'une part, l'idiot de l'autre. Nous devons les dissocier pour les comprendre, aller à l'encontre de toutes les règles du raisonnement pour en créer une autre qui nous permettrait de l'aimer et de le sentir comme le nôtre, malgré lui. Parce que ce créateur de sophismes, qui pensait comme le dernier des anciens, nous a laissé l'écriture la plus moderne et parfaite qui est connu en espagnol. Ce qui a été le plus imité et qui a laissé plus de victimes, car aujourd'hui personne ne peut écrire, sans tomber dans le ridicule, "une

véhémence du dernier soleil le définit", ou finir une histoire avec quelque chose qui ressemble à "Suarez, presque avec dédain, fait du feu », ou« Dans cette magie c'était quand la décharge l'effaçait »ou« le rêve de l'un fait partie de la mémoire de tous » ou« Il n'avait pas de destin sur terre et il avait tué un homme ». Cette force provient des lectures de Sarmiento, mais n'a pas de continuateurs parce que l'Argentine qu'ils imaginaient est devenue malade en grandissant, comme des os sans calcium. Le rêve de la connaissance est devenu le cauchemar de la falsification et plusieurs générations d'intellectuels ont caché la réalité ou ont été emprisonnées par elle.

La littérature de Borges est la dernière élégie libérale, le chant du cygne d'une intelligence soudaine mais étrangère. Pas étonnant si les jeunes des dernières générations auraient voulu écrire *El juguete rabioso* ou *Los siete locos*, de Roberto Arlt, tout en admirant la perfection symétrique de «*Funes el memorioso*» et «*Las ruinas circulares*»

C'est que la perfection est aussi loin de l'Argentine que l'avenir ou la pensée des chats. Borges n'est pas grandiloquent, les Argentins oui. Arlt l'était, Sarmiento et Cortázar aussi, qui intervient comme Borges, dans le fantastique. Mais Cortázar ressemble à un ami, un partenaire, et Borges un maître, un sage cynique.

Tout comme Cortázar avait assumé son destin latino-américain mais ne pouvait pas se séparer de Paris, Borges vivait à Buenos Aires parce qu'il se croyait ainsi plus proche de l'Europe. Avant de mourir, tous deux sont allés accomplir le jeu des miroirs et de la nostalgie: un dans la caserne de Barracas et le trottoir de San Telmo; un autre dans les parcs enneigés de Genève où il avait écrit en latin ses premiers vers et en anglais son premier manuel de la mythologie grecque.

Borges alla mourir loin de Buenos Aires et demanda à être enterré à Genève, comme avant Cortázar avait préféré être enterré à Paris.

C'était peut-être un geste tardif de mépris pour la terre où il imaginait de sauvages compatriotes ayant découvert la clé de l'univers, des gauchos qui redoutaient le châtimeur de l'éternité, des califes qui ont lu leur destin sur la face d'une pièce de monnaie chinoise, des bibliothèques circulaires qui déchiffraient les secrets de la création.

Rares sont les hommes qui ont fait quelque chose pour ce pays et qui ont pu ou voulu s'y reposer. Mariano Moreno, le révolutionnaire, est mort en mer; San Martín, le libérateur, en France; Rosas, le dictateur, en Angleterre; Sarmiento, le civilisateur, au Paraguay; Alberdi, celui de la Constitution, à Paris; Gardel, qui nous a donné une autre voix, en Colombie; le Che de l'utopie, dans la jungle de la Bolivie.

C'est comme si le pays et son peuple n'étaient pas la même chose, mais une amertume permanente qui pousse à la séparation, à l'exil ou au mépris.